

Mémoires d'Algériens



BOURLEM GUERDJOU

AVEC *Vivre au Paradis*, Bourlem Guerdjou, trente-trois ans, fait revivre une époque peu souvent traitée au cinéma, les années d'après-guerre et l'arrivée des immigrés algériens, entre bidonvilles et manifestations du FLN. Parmi les autres sorties de la semaine, une nouvelle version de *La Soif du mal*, d'Orson Welles.

Lire pages 33 à 35

Une génération immigrée sacrifiée

Vivre au paradis. Lakhdar, Algérien à Nanterre, tourne le dos au FLN. Une évocation habile et juste de la guerre d'indépendance

Film français de Bourlem Guerdjou. Avec Roschdy Zem, Fadila Belkebla, Omar Bekhaled, Hiam Abass. (1 h 45.)

Le paradis, c'est la France. A peu près autant que l'Algérie était supposée être, à l'époque, la France. L'époque : l'aube des années 60 ; le lieu : Nanterre, immense bidonville peuplé principalement d'immigrés algériens ; l'Histoire : le combat des Algériens pour leur indépendance et la répression ; l'histoire : celle de Lakhdar, qui travaille en France et fait venir sa femme et ses deux enfants.

Lakhdar s'en fiche, de l'Histoire, il ne songe qu'à son histoire à lui, à se sortir de la misère, à offrir à sa femme et à ses gamins un minimum décent. L'Histoire rattrapera - comme il se doit - celui qui croit y échapper. Là se jouent la plupart des partis pris qui font la réussite du premier film de Bourlem Guerdjou.

Le sujet, d'abord. Le film a le mérite de revenir sur une situation négligée : celle des « Français musulmans en métropole » comme on disait, et les scandaleuses conditions de vie de certains des principaux bâtisseurs du miracle économique des « trente glorieuses ». Le réalisateur fait le choix d'une reconstitution d'époque - notamment du bidonville - crédible quoique stylisée, crédible parce que stylisée. Il fallait aussi sortir le film de l'ornière menaçant ce genre d'entreprise, trop souvent œuvre de mémoire bienpensante, aussi irréprochable dans ses intentions qu'académiquement démonstrative de ce qu'il convient de penser. La bonne idée consiste à prendre pour héros un personnage prenant parti contre le sens de l'Histoire et les « justes choix » que partagent l'emblée le cinéaste et son public.

PAS « GENTIL »

Lakhdar s'avère, très vite, ne pas être le « gentil » que sa fonction dans le récit annonçait. Aussitôt sa femme arrivée, il la boucle dans la casemate du bidonville de Nanterre qui, à la grande déception de la jeune femme, est le seul paradis qu'il ait à lui offrir. Et, alors que la solidarité entre les habitants démunis du bidonville relaie le développement, de gré ou de force, des réseaux FLN, il tourne le dos à l'action collective pour se lancer dans une course éperdue à la réussite personnelle. Il en viendra à manipuler et exploiter les siens, et des compatriotes encore plus démunis pour offrir à sa famille, qu'il terrorise, les conditions décentes dont il rêve.

C'est donc contre Lakhdar que se mettent en place les lignes d'affrontement (entre Français et Algériens, entre approche individuelle et collective, entre les habitants du bidonville eux-mêmes, entre les humains et les conditions de vie inhumaines qui leur sont imposées) dont Guerdjou a tissé son scénario, en s'inspirant d'assez loin du roman homonyme et autobiographique de Brahim Benaïcha (Epi-Desclée de Brouwer). Pour fonctionner, ce dispositif exige que Lakhdar ne devienne pas pour autant un « méchant », un simple repoussoir. Ce qui dépend en grande partie de son interprète. Prenant fait et cause pour son personnage avec une intense générosité de comédien, Roschdy Zem réussit l'une des meilleures interprétations de sa carrière, et offre au film ce supplément d'être qui le dédouane de tous les simplismes.

Grâce à ce dispositif à la fois narratif et d'incarnation, *Vivre au paradis* peut se lancer librement dans toutes les directions appelées par la situation. Jusqu'à raconter, très simplement et très fortement, l'écrasement meurtrier de la manifestation du 17 octobre 1961 par la police française sous les ordres de Maurice Papon, épisode enfoui de l'Histoire de France que le cinéma de fiction se donne ici les moyens de faire revenir au centre de l'imaginaire collectif.

Jean-Michel Frodon